

Lasconjarias Guillaume

Collège de Défense de l'OTAN

Rome, Italie

glasconjarias@gmail.com

Hybridité et guerre sous le seuil : nouveaux adversaires, nouveaux modes d'action ?

Le cas de l'intervention russe en Ukraine

Résumé. — La guerre hybride menée par la Russie en Crimée et en Ukraine est un parfait exemple de conflit sous le seuil d'une intervention de la communauté internationale, cette dernière étant incapable de réagir faute d'une compréhension des enjeux. Jouant sur les façons de contourner la puissance des États westphaliens et en maximisant les effets apportés par les nouvelles technologies, la Russie a mis en place une triple asymétrie qui se déploie sur l'ensemble du spectre stratégique.

Mots clés. — Russie, OTAN, hybridité, stratégie, asymétrie, guerre de l'information, Guillaume Lasconjarias, *Les Cahiers d'AGORA*

Hybridity and War Under the Threshold: New Opponents, New Modes of Action? The Case of the Russian Intervention in Ukraine

Abstract.— The hybrid war waged by Russia in Crimea and Ukraine highlights perfectly the concept of war under the threshold of a full-fledged intervention by the international community, the latter being unable of reacting due to its incapacity to understand the stakes. Outplaying and curve-balling the more traditionally-rooted Westphalian states, and maximizing the technological enablers, Russia has set up a triple asymmetry which crosses all the strategic levels of operations.

Keywords. — Russia, NATO, hybridity, strategy, asymmetry, information warfare, Guillaume Lasconjarias, *Les Cahiers d'AGORA*

Il est quasiment attendu, à évoquer la question des nouvelles formes de guerre, que l'on cite jusqu'à l'épuiser la maxime de Clausewitz sur la grammaire et la logique de l'objet étudié¹, allant peut-être jusqu'à développer la métaphore sur le caméléon et sa forme changeante – un ensemble repris par Raymond Aron dans un célèbre article². Pourtant, au-delà des questions sur l'évolution ou la permanence des formes de guerre, il semble bien que l'actualité ait vu émerger récemment quelque chose de nouveau, ou du moins, qu'on ait observé la réapparition d'un phénomène oublié. Peut-être même est-il possible de dater cet événement, de l'inscrire dans un cadre spatio-temporel particulier : la crise ukrainienne du printemps 2014, qui voit les forces russes en appui à des milices et mouvements indépendantistes en rupture de ban avec Kiev et qui gagnent leur récompense en s'emparant au terme d'un référendum contesté de la Crimée. En effet, ce qui se joue à l'occasion du conflit dans la presqu'île puis dans les *oblasts* de l'est de l'Ukraine semble nourrir l'idée que les frontières entre acteurs étatiques et non-étatiques n'ont jamais été aussi floues, que les façons de déstabiliser un pays n'ont jamais été aussi efficaces, et que désormais, certaines puissances font abstraction des règles du droit international ou le contournent en mettant en place de nouvelles stratégies du faible – ou du fou – au fort. En jouant des zones grises entre paix et guerre, en mettant à profit des situations de conflit larvé et permanent, en menaçant d'employer la force mais en se limitant au soutien ou à l'appui de groupuscules aux prétentions étatiques, la Russie met en œuvre une stratégie hybride, qui calibre la réponse aux enjeux en acceptant formellement l'ordre des relations internationales tout en violant certains de ses principes fondamentaux.

Dans ce cadre, la dissimulation, le leurre, la propagation de fausses nouvelles et de rumeurs (les fameuses « *fake news* ») appartiennent au registre des instruments qui soutiennent, renforcent, accompagnent des mesures militaires et non-militaires plus traditionnelles³. Sans être

¹ MASCHKE G., « La guerre, instrument ou expression de la politique. Remarques à propos de Clausewitz », *Stratégique*, Institut de stratégie comparée, n°78-79, 2000 (en ligne sur http://www.institut-strategie.fr/strat_7879_MASCHKE22.html).

² ARON R., « La guerre est un caméléon », *Contrepoint*, 15, 1974, p. 9-30.

³ GILES K., *Russia's 'New' Tools for Confronting the West. Continuity and Innovation in Moscow's Exercise of Power*, Research Paper, Chatham House, mars 2016, p. 27-44. Sur la manipulation de l'information, voir aussi JEANGENE VILMER J.-B., ESCORCIA A., GUILLAUME M., HERRERA J., *Les Manipulations de l'information : un défi pour nos démocraties*, rapport du Centre d'analyse, de prévision et de stratégie (CAPS) du ministère de l'Europe et des Affaires étrangères et de l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (IRSEM) du ministère des Armées, Paris, août 2018 (https://www.diplomatie.gouv.fr/IMG/pdf/les_manipulations_de_l_information_2_cle04b2b6.pdf)

à proprement parler originales ou inédites, ces méthodes et leur emploi bénéficient de la conjugaison entre les apports des nouvelles technologies de l'information et de la communication et l'oubli des campagnes de subversion communes au temps de la guerre froide⁴. Insérés dans une pensée stratégique qui analyse la puissance en termes de rapport de force et de jeu à somme nulle, les nouvelles formes de conflit sont vues comme des moyens ou des leviers qui garantissent le succès, en cherchant moins le gain direct que la paralysie et l'inaction dans le camp adverse. Dit autrement, il importe finalement moins de vaincre – sauf peut-être sur un plan symbolique – que d'assurer que le camp d'en face ne l'emportera pas non plus. Face à cette façon de procéder, face à cette guerre qui ne dit pas son nom, et qui remet au goût du jour un catalogue des temps anciens, les États et alliances qui s'inscrivent dans le jeu et le respect des normes qui gouvernent les relations internationales peinent à trouver des contre-mesures.

Les formes hybrides des conflits sont-elles devenues les cordes qui font chuter puis retiennent prisonnier Gulliver ? Plus qu'un piège au sens littéral, elles sont d'abord un ensemble de mesures, de techniques et de méthodes qui donnent finalement raison à Bertrand Badie, lequel soulignait il y a quelques années « l'impuissance de la puissance⁵ ». Forme renouvelée et peut-être aboutie du conflit asymétrique, l'hybridité a cela d'intéressant qu'elle ne peut se laisser enfermer dans une définition unique, mais bénéficie d'une plasticité remarquable qui ne la rend que plus difficile à identifier, et partant, à combattre. Et pourtant : l'actuel secrétaire général de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (Otan), le Norvégien Jens Stoltenberg, se veut rassurant en affirmant que la guerre hybride n'est pas nouvelle : « Elle est aussi vieille que le cheval de Troie. Ce qui diffère est qu'elle est employée à plus large échelle, que sa vitesse et son intensité sont plus fortes, et qu'elle se trouve à nos frontières⁶ ». Cette citation apparaît remarquable, parce qu'elle fusionne l'idée que la guerre hybride n'est pas nouvelle, mais qu'elle est un piège et une ruse et que l'employer a quelque chose de malhonnête – une dimension qu'on

⁴ MADEIRA V., « Haven't We Been Here Before? », Institute of Statecraft, 30 juillet 2014 (accès : <http://www.statecraft.org.uk/research/russian-subversion-havent-we-been-here>) ; UK Foreign & Commonwealth Office, *Soviet Propaganda In Western Europe*, Londres, mars 1982 (accès : <http://www.psywar.org/radSovietPropaganda.php>).

⁵ BADIE B., *L'impuissance de la puissance. Essai sur les nouvelles relations internationales*, Paris, Fayard, 2004.

⁶ STOLTENBERG J., « Zero-sum? Russia, Power Politics, and the Post-Cold War Era », Forum de Bruxelles, 20 mars 2015.

retrouve parfois chez les tenants de l'histoire culturelle du fait militaire comme Victor Hanson et la question d'un art occidental de la guerre⁷.

L'hybridité en question

La notion de « guerre hybride » ne naît pas du conflit ukrainien en 2014 mais lui doit certainement une partie de son aura et de son emploi, comme la décennie d'engagement en Afghanistan avait popularisé le terme d'« approche globale ». La plupart des auteurs qui l'utilisent admettent d'ailleurs qu'il n'y a rien de révolutionnaire ni de véritablement neuf dans l'hybridité, mais qu'en revanche, les analogies historiques et la réflexion autour du terme offrent « de nouvelles perspectives pour comprendre les guerres passées, actuelles et futures »⁸. Il paraît utile de revenir ici sur les origines du concept et les auteurs s'accordent sur plusieurs points : d'abord, la généalogie de l'hybridité renvoie à une période particulière, le tournant des années 2000 et plus particulièrement la revue stratégique de défense états-unienne de 2006. Embourbées en Iraq et face à une situation qui s'envenime en Afghanistan, les forces américaines constatent non plus l'émergence mais bien la vitalité de nouvelles menaces portées par des acteurs utilisant la palette des moyens à leur disposition – mixant les tactiques irrégulières aux technologies de dernière génération – pour tenir en échec la première puissance militaire – et au-delà les forces otaniennes. Mais s'agissant d'une notion qui doit être « vendue » aux décideurs politiques, elle porte aussi un message en filigrane, qui doit convaincre les décideurs politiques de ne pas couper plus avant dans des effectifs déjà sérieusement rabotés au vu des missions à remplir, et notamment, de ne pas poursuivre l'illusion de la supériorité technologique comme panacée. Évoquer l'hybridité sert donc de plaidoyer pour des forces terrestres suffisamment nombreuses et bien équipées pour s'opposer à toute sorte de menaces.

La guerre de 33 jours entre Israël et le Hezbollah, à l'été 2006, vient à point nommé pour servir de justification et donner corps au concept. La communauté stratégique voit avec surprise ce nouvel objet : sur les aspects conventionnels, le Hezbollah dispose de capacités et de compétences qu'on pensait uniquement dévolues à des États (défense sol-air, missiles antichar et

⁷ HANSON V. D., *Le modèle occidental de la guerre*, Paris, Les Belles Lettres, 1990.

⁸ MANSOOR P., "Introduction" dans Murray W. et Mansoor P., *Hybrid Warfare. Fighting Complex Opponents from the Ancient World to the Present*, New York, Cambridge University Press, 2012, p. 1.

antinavire, drones...), tout en menant une guerre où il emploie ses atouts traditionnels (fugacité, asymétrie morale, soutien populaire...)⁹. Phénomène important, le leader du Parti de Dieu, Hassan Nasrallah, parvient à mobiliser la rue arabe au nom d'un combat qui est pourtant loin d'être aussi rassembleur qu'il paraît : il ne s'agit pas seulement de mener un assaut physique mais un combat légal, moral, intellectuel et même juridique qui conduit à enfermer des démocraties dans un filet de plus en plus serré qui interdisent une réponse immédiate. Ces ressorts de la « gullivérisation » sont liés à la complexification des réseaux et des coopérations ou partenariats croisés entre acteurs étatiques et non étatiques dans la région¹⁰. Les distinctions traditionnelles (État/ groupes) disparaissent et diluent d'autant la responsabilité d'un acteur au profit d'un nombre plus important d'autres acteurs, affaiblissant d'autant les capacités d'un État à dissuader sur la totalité du spectre. Si une équipe du Hezbollah, entraînée en Syrie et équipée de matériel iranien, traverse la frontière et tue des soldats israéliens, contre qui Israël doit-elle répondre ? Le Liban, la Syrie, l'Iran, le Hezbollah, ou tous ?

Une définition en surgit, qui définit l'adversaire hybride comme celui « qui emploie, simultanément et en s'adaptant, un mélange fusionné (*fused mix*) d'armes conventionnelles, de tactiques irrégulières, de terrorisme et d'activités criminelles dans un même champ de bataille pour obtenir des gains politiques »¹¹. Les cas russes et de Daesh poussent la réflexion un cran plus loin en soulignant trois éléments qui caractérisent le concept : la première dimension tient à l'effacement de la distinction entre objectifs civils et militaires¹². L'emploi d'une large panoplie d'instruments à la fois sur le plan militaire, technologique, la confusion entre réseaux terroristes et bandes criminelles, l'intégration de pressions économiques et diplomatiques, les opérations de désinformation ou d'espionnage sont fusionnées pour augmenter l'effet de nuisance et s'intègrent dans une stratégie plastique pouvant aller jusqu'à une invasion déguisée¹³. La deuxième

⁹ JOHNSON D. E., *Military Capabilities for Hybrid War. Insights from the Israel Defense Forces in Lebanon and Gaza*, RAND Occasional Paper, 2010.

¹⁰ MAGEN A., « Hybrid War and the “Gulliverization” of Israel », *Israel Journal of Foreign Affairs* V, 1, 2011.

¹¹ HOFFMAN F.G., « Hybrid vs. compound war. The Janus choice: Defining today's multifaceted conflict », *Armed Forces Journal*, octobre 2009, p. 15.

¹² DE WIJK R., « Hybrid Conflict and the Changing Nature of Actors », in LINDLEY-FRENCH Julian et BOYER Yves, *The Oxford Handbook of War*, Cambridge, Cambridge University Press 2012, p. 358.

¹³ JONES S., « Ukraine: Russia's New Art of War », *The Financial Times*, 29 août 2014. Voir aussi KRAMER A. et GORDON M., « Ukraine Reports Russian Invasion on a New Front », *The New York Times*, 27 août 2014.

dimension tient à la nature des acteurs impliqués : un large consensus se dessine sur le rôle joué par des acteurs non-étatiques comme des milices, des groupes criminels transnationaux, des mafias ou des réseaux terroristes. Ces acteurs non-étatiques peuvent cependant être soutenus et guidés en sous-main par un État, dans une relation ambiguë entre commanditaire et client, ou dans un cas de guerre par procuration (*war by proxy*). Cela permet ainsi à des États de jouer la carte de l'hybridité à des fins politiques, le flou entre « guerre ouverte » et « guerre couverte¹⁴ » servant aussi à jouer la carte du déni sur le rôle réel. Le meilleur exemple de ces acteurs irréguliers tient dans l'emploi de forces spéciales ou de forces d'auto-défense, de « petits hommes verts » en treillis vierge d'insignes mais qui possèdent un équipement et un armement qui les apparente à des « techno-guérillas » capables de résister à une armée régulière¹⁵. Dernier élément à prendre en compte, le champ de bataille ou ce qu'il devient ; plus exactement, l'espace de bataille se fractionne au fur et à mesure qu'il quitte le domaine physique (devenant un « espace en miettes ») pour se porter dans le champ informationnel, au travers l'usage des médias, des nouvelles technologies de l'information et de la communication, et dans l'infosphère. Ce domaine devient un véritable théâtre d'opération, où les exigences des modes d'action et des effets sont analogues à ceux qu'on produit au travers des actions plus classiques dans les domaines « traditionnels » sur terre, sur mer et dans les airs, synchronisant les effets à produire. En résumé, la guerre hybride décrit une forme de conflit qui implique simultanément des acteurs étatiques et non-étatiques, usant des moyens et méthodes conventionnels et irréguliers, dans un espace qui ne se limite ni à un territoire ni à un domaine d'action¹⁶. Il s'agit donc d'une forme

¹⁴ Les termes sont anciens ; la guerre couverte désigne déjà la façon dont la France participait à la guerre de Trente Ans contre les Habsbourg en finançant l'effort de guerre suédois ou de certains princes germaniques, sans toutefois entrer en lice. Cela change en 1635 avec une déclaration en bonne et due forme qui conduit à la guerre ouverte (voir LASCONJARIAS G., « La Guerre de Trente Ans » in HOLEINDRE J.-V. et RAMEL F., *Les guerres majeures*, Paris, Économica, 2010).

¹⁵ HENROTIN J., *Techno-Guérilla et Guerre Hybride. Le pire des deux mondes*, Paris, Novus, 2014 et MATTHEWS M., « We Were Caught Unprepared. The 2006 Hezbollah-Israeli War », US Army War Combined Arms Center, OP 26, 2008, p. 22.

¹⁶ JACOBS A. et LASCONJARIAS G., *NATO's Hybrid Flanks: Handling Unconventional Warfare in the South and the East*, Rome, NDC Research Paper 112, avril 2015, p. 3. L'Union européenne a elle aussi une définition qui recoupe ses aspects: « Bien qu'il existe plusieurs définitions des menaces hybrides et que celles-ci doivent rester adaptables en raison du caractère évolutif desdites menaces, cette notion vise à exprimer le mélange d'activités coercitives et subversives, de méthodes conventionnelles et non conventionnelles (c'est-à-dire diplomatiques, militaires, économiques, technologiques), susceptibles d'être utilisées de façon coordonnée par des acteurs étatiques ou non étatiques en vue d'atteindre certains objectifs, sans que le seuil d'une guerre déclarée officiellement ne soit dépassé. Généralement, le principal objectif recherché est d'exploiter les vulnérabilités de la cible visée et de créer de l'ambiguïté pour entraver les processus décisionnels. Des campagnes de désinformation

changeante, qui ne répond pas à un modèle *stricto sensu*, mais tire au mieux les particularités d'une culture stratégique née d'une histoire et d'une géographie propres, et qui s'appuient des moyens militaires, économiques, politiques et/ou autres, capables de jouer sur le champ des possibles, à tous les échelons, du tactique au stratégique.

Ces discussions accompagnent la popularité d'un terme qui surgit par exemple dans les propos du Danois Anders Fogh Rasmussen, secrétaire général de l'Otan de 2009 à 2014, et aux premiers rangs de l'agression russe en Ukraine. Ce dernier dénonce un « nouvel art de la guerre » qui combine des opérations militaires sous le seuil à une guerre de l'information et de la désinformation extrêmement sophistiquée¹⁷. Ce faisant, le représentant de l'Alliance atlantique décrit à la fois des pratiques – celles menées par la Russie mais qui peuvent être communes à d'autres acteurs – et se propose de répondre par une adaptation des processus et des structures bureaucratiques et administratifs. L'usage d'un mot-valise aux significations les plus larges et les plus étendues offre en outre l'avantage de ne pas simplement stigmatiser un acteur étatique mais de coller à l'ensemble des adversaires que l'Otan considère comme ses préoccupations majeures. On est bien dans une sorte d'« ambigüité constructive » qui appuie des formes de réponses beaucoup plus larges et somme toute, jugées plus efficaces¹⁸.

Le piège en action ?

Toutefois, alors que certains se félicitent de voir une Alliance atlantique vieillissante, et qui s'interroge de façon récurrente sur son rôle et sa place dans le monde, revenir à ses premiers amours¹⁹, l'Otan se rend compte de deux choses : que sa vision du dialogue avec la Russie a conduit à une impasse, et que le logiciel sur lequel elle s'est construite et qu'elle a contribué à remiser au placard de l'histoire avec la fin de la guerre froide est lui aussi périmé. Dit autrement,

massive faisant appel aux médias sociaux pour contrôler le discours politique ou pour radicaliser, recruter et diriger des acteurs agissant par procuration peuvent être des vecteurs de menaces hybrides. » (Commission européenne, La Haute représentante pour la politique étrangère et les affaires de sécurité, *Cadre commun en matière de lutte contre les menaces hybrides, une réponse de l'Union européenne*, Bruxelles, 6 avril 2016, <http://eur-lex.europa.eu/legal-content/FR/TXT/?uri=CELEX%3A52016JC0018>)

¹⁷ FOGH RASMUSSEN A., *Future NATO*, Londres, Chatham House, 19 juin 2014 (accès : http://www.nato.int/cps/en/natohq/opinions_111132.htm?selectedLocale=fr)

¹⁸ ANDERSSON J. J. et TARDY T., « Hybrid: what's in a name? », *Brief Issue* n°32, EUISS, 2015 (accès : http://www.iss.europa.eu/uploads/media/Brief_32_Hybrid_warfare.pdf)

¹⁹ WALT S. M., « NATO Owes Putin a Big Thank-You », *Foreign Policy*, 4 septembre 2014, p. 1.

la crise ukrainienne est une (mauvaise) surprise qui conduit l'Otan à revoir non seulement le principe même de ses rapports avec la Russie et, dans le détail, à remettre sur l'établi la façon dont les héritiers de l'Union soviétique perçoivent la guerre et la façon de la faire, dans un environnement géopolitique et informationnel radicalement différent du monde autrefois bipolaire. Dans ce cadre, on redécouvre ainsi Vladimir Poutine, son cercle d'oligarques, ses précédents discours et prises de position – notamment une intervention au Forum de sécurité de Munich en 2007 qui paraît *a posteriori* d'une glaçante actualité²⁰. On s'agace de la mauvaise foi d'une figure politique majeure de la scène internationale qui, sans faire toutefois mystère de ses intérêts politiques, militaires et territoriaux, pousse jusqu'à l'absurde les dénégations : ainsi, dans une prestation télévisuelle fleuve à la mi-avril 2014, et après avoir nié tout du long la présence de forces russes en Crimée, Poutine fait marche arrière et admet presque candidement que sont bien ses soldats – et plus précisément des membres des forces spéciales – qui sont à l'origine de la prise de la Crimée, mais que promis, juré, il n'a rien à voir avec l'agitation dans l'est de l'Ukraine²¹. Ces revirements s'expliquent à la fois par le besoin de maintenir en permanence l'incertitude et de jouer sur un déni plausible, gagnant le temps nécessaire à l'instauration d'une situation de fait accompli limitant *de facto* toute réaction²². Pour le général Breedlove, alors commandant suprême des forces alliées en Europe (SACEUR), cette manière de procéder est hybride, car il s'agit « d'agiter des problèmes que leur outil militaire [*celui des Russes*] peut ensuite exploiter »²³. Pour d'autres spécialistes, plus que la tournure prise par le conflit, ce choix de la dissimulation, de l'incertitude, de l'entre-deux et de l'ombre reflète la culture stratégique russe, et avant cela soviétique, avec une appétence pour les opérations dans la profondeur et le contrôle réflexif²⁴.

²⁰ POUTINE V. V., *Discours à la Conférence de sécurité de Munich*, 10 février 2007 (accès : http://archive.kremlin.ru/eng/speeches/2007/02/10/0138_type82912type82914type82917type84779_118123).

²¹ LALLY K., « Putin's remarks raise fears of future moves against Ukraine », *The Washington Post*, 17 avril 2014 (accès : https://www.washingtonpost.com/world/putin-changes-course-admits-russian-troops-were-in-crimea-before-vote/2014/04/17/b33300a54-c617-11e3-bf7a-be01a9b69cfl_story.html)

²² VAUX P., « Provocations, Proxies and Plausible Deniability », *The Interpreter*, 24 juin 2014, (accès : <http://www.interpretermag.com/provocations-proxies-and-plausible-deniability/>)

²³ VANDIVER J., « SACEUR: Allies must prepare for Russia 'hybrid war' », *Stars and Stripes*, 4 septembre 2014 (accès : <http://www.stripes.com/news/saceur-allies-must-prepare-for-russia-hybrid-war-1.301464>).

²⁴ KASAPOGLU Can, *Russia's Renewed Military Thinking: Non-Linear Warfare and Reflexive Control*, Rome, NDC Research Paper n°121, novembre 2015.

Peut-être est-il plus simple, finalement, de décrire les faits plutôt que de les catégoriser et de les classer dans des boîtes qui, pour la plupart, ne correspondent que partiellement à ce que les Russes peuvent désigner sous le terme d'« approche indirecte » (ou « approche souple ou adaptative ») et de « guerre non-conventionnelle²⁵ ». On associe parfois ces éléments sous forme d'une doctrine cohérente portant le nom de l'actuel chef d'état-major de l'armée russe, Valery Gerasimov²⁶. En réalité, deux caractéristiques sont à prendre en compte : l'échelle sur laquelle se pratique ce nouvel art de faire la guerre, et la combinaison – doublée de la simultanéité – avec lesquelles tous les instruments militaires et non-militaires sont utilisés pour atteindre leurs objectifs. Car c'est là que l'innovation semble se nicher : plus que l'emploi de moyens asymétriques et de tactiques irrégulières, la combinaison de la force militaire en soutien à d'autres moyens dans les mains de l'État mais non-militaires forme l'originalité de la méthode²⁷. Au choix, cela renforce – ou contredit – les articles et analyses qui, au même moment, mettent l'accent sur les faiblesses de l'outil militaire russe, les échecs de sa modernisation, le fait que la façade impressionnante cache un déséquilibre entre des forces d'excellente qualité (forces spéciales, parachutistes, unités de la Garde...) et une masse encore empêtrée dans des structures et des mentalités héritées de la période soviétique²⁸. Cela justifie, pour les mêmes contempteurs, le risque renouvelé d'une montée aux extrêmes et la mise en œuvre d'un chantage au feu nucléaire²⁹. D'autres constatent au contraire que les Russes ont eu le temps de se familiariser avec ces nouvelles techniques et ont tiré les leçons des campagnes en Tchétchénie dans les années 1990 et en Géorgie en 2008³⁰.

²⁵ KORYBKOV A., *Hybrid Wars: The Indirect Adaptive Approach to Regime Change*, Moscou, Université russe de l'amitié entre les Peuples, 2015, p. 9-10.

²⁶ GERASIMOV V., « Nauki V Predvidyeniï », *Voenno-Promyshlennyi Kuryer*, 27 février 2013.

²⁷ VEN BRUUSGAARD K., « Crimea and Russia's Strategic Overhaul », *Parameters* 44(3) automne 2014, p. 81-90,

http://www.strategicstudiesinstitute.army.mil/pubs/parameters/issues/Autumn_2014/11_BruusgaardKristin_Crimea%20and%20Russia's%20Strategic%20Overhaul.pdf.

²⁸ SUTYAGIN I., « Russia's Overestimated Military Might », *RUSI Newsbrief*, mars 2014, vol. 34, n°2, p.3-5.

²⁹ BERNSTEIN P., *Putin's Russia and U.S. Defense Strategy*, Washington, National Defense University, août 2015.

³⁰ COHEN A. et HAMILTON R.E., *The Russian Military and the Georgia War: Lessons and Implications*, Carlisle, Strategic Studies Institute, juin 2011 (accès : <http://www.strategicstudiesinstitute.army.mil/pdf/files/PUB1069.pdf>).

Derrière les leçons apprises, il faut souligner le choix de poursuivre une stratégie qui se pense défensive, mais use des atouts de l'offensive, suivant cependant des modes d'action identifiés avec soin pour ne pas provoquer une réaction directe. Cela devient de plus en plus net après 2015 et le retournement qui voit l'économie russe – largement dépendante des exportations de gaz et de pétrole – fragilisée par des cours mondiaux des hydrocarbures et incapable de maintenir les réformes essentielles de son outils militaire³¹. Les stratégies hybrides satisfont ces conditions : rester acteur des relations internationales sans les subir pour un rapport coût-efficacité supportables, quand bien même s'y ajouteraient des sanctions internationales³². Pourtant, ces méthodes ne semblent pas avoir été adoptées sans discussion : selon certains, l'approche hybride est d'abord l'arme de prédilection des Occidentaux (et des Américains) par laquelle ils permettent l'installation, aux portes de la Russie, de régimes pro-occidentaux. En mai 2014, le ministre de la défense Sergueï Choïgou dénonce ces « révolutions de couleur » comme le principal facteur de déstabilisation : « Des valeurs étrangères sont imposées aux populations sous le prétexte d'avancées démocratiques. Les problèmes socio-économiques et politiques des États sont exploités pour remplacer des gouvernements à caractère nationaux par des régimes contrôlés depuis l'étranger. Cela garantit que leurs commanditaires ont un libre accès aux ressources de ces États. Ces “révolutions de couleur” prennent la forme d'une lutte armée qui déploie tous les moyens à sa disposition, à commencer par les moyens de guerre de l'information et l'emploi de forces spéciales. Des forces conventionnelles peuvent être utilisées pour accroître encore ces effets³³. »

En réponse, Moscou justifie l'emploi de la force armée pour confiner cette influence dans son espace proche – cela constitue l'un des arguments de la guerre contre la Géorgie en 2008. Il ne faut pas longtemps pour que le Kremlin prenne le tournant de ces mêmes méthodes qu'il dénonce pour faire barrage à ses adversaires idéologiques, s'appuyant tantôt sur le *soft power* et l'influence, tantôt sur la force brute³⁴. Il s'agit de répondre au problème de l'infériorité militaire

³¹ À la fin 2016, le PIB russe était inférieur à celui de l'État de New York.

³² OXENSTIERNA S. et OLSSON P., *The economic sanctions against Russia. Impact and prospects of success*, Stockholm FOI, septembre 2015 (accès : www.foi.se/Documents/foir4097.pdf)

³³ CHOÏGOU S., *Discours à la 3^e Conférence sur la Sécurité Internationale de Moscou (MCIS)*, 22-23 mai 2014.

³⁴ FELGENHAUER P., « Russia is Building an Iron Fist to Deter the West; A National Consensus in Moscow on Pursuing a Revisionist Strategy », *Eurasia Daily Monitor* 13(19), Jamestown Foundation, 17 septembre 2012.

russe – notamment sur un plan conventionnel par rapport à l’Alliance atlantique et aux Américains – et sur les possibilités de la compenser en utilisant « la supériorité intellectuelle » (selon les mots de Poutine)³⁵. La mise en œuvre de la fameuse « doctrine Gerasimov » – du nom du chef d’état-major de l’armée russe – répond à la fois en amalgamant une décennie d’analyses des nouvelles formes de conflit à la culture stratégique russo-soviétique³⁶ : aux activités purement militaires – exercices massifs à la frontière avec un pays voisin, emploi des forces spéciales, déploiement opérationnel de troupes pour soutenir un allié comme en Syrie – se doublent les actions sur le spectre large du champ diplomatique, politique économique ou social. L’arme énergétique qui voit Gazprom menacer de couper l’approvisionnement de tel ou tel pays, ou la distribution de passeports russes à des citoyens d’un autre pays en leur garantissant ainsi la protection consulaire sont autant de volets sur lesquels joue le Kremlin³⁷. L’ensemble est opérationnalisé dans une guerre de l’information qui rassemble « le renseignement, la contre-ingérence, la *maskirovka* (déception), la désinformation, la guerre électronique, la dégradation des moyens de communication et de systèmes de navigation, la pression psychologique et la destruction des capacités informatiques ennemies »³⁸. Cet ensemble composite forme la pointe de lance de la guerre hybride, où le premier champ de bataille semble l’infosphère et la surface cognitive avant d’être proprement physique. Frappant les esprits avant même de frapper les corps devient l’idéal de cette guerre « sans contact » mais où les effets peuvent être aussi dévastateurs que dans les domaines « traditionnels » du militaire, sur terre, sur mer et dans les airs. L’espace de bataille se fragmente, se brise en « miettes » complexifiant d’autant les réactions.

En effet, cette guerre prend deux directions, selon l’adversaire et la situation stratégique (temps de guerre/ temps de paix) :

³⁵ POUTINE V. V., *Discours sur l’état de soldat* (11 mai 2006), in GILES K., *Handbook of Russian Information Warfare*, Rome, NDC fellowship monograph, novembre 2016, p. 3.

³⁶ JONSSON O. et SEELY R., « Russian Full-Spectrum Conflict: An Appraisal after Ukraine », *The Journal of Slavic Military Studies*, 28(1), mars 2015, p. 1-22.

³⁷ BACHMANN S. D. et MUNOZ MOSQUERA A., « Lawfare and hybrid warfare – how Russia is using the law as a Weapon », *Amicus Curiae*, n°102, été 2015.

³⁸ SELHORST A.J.C., « Russia’s Perception Warfare », *Militaire Spectator*, 185, n°4, 2016, p. 151.

- une direction centrée sur les effets psychologiques, visant les personnels militaires et les populations adverses, et qui s'appuie sur la compétition naturelle entre puissances (une version du *soft power*) ;
- un ensemble d'actions cherchant à dégrader ou à détruire les réseaux techniques adverses, en situation de conflit ou de guerre.

Les deux peuvent plus globalement se rassembler dans une sorte de catalogue des actions cyber russes, même si la Russie a une compréhension très différente du cyber tel que le conçoivent les Européens et les Américains³⁹. En revanche, pour les Russes, l'information au sens large est une arme, et peu importe comment on l'use. Insérer un fichier corrompu dans un ordinateur, ou placer une information fausse dans un journal comme *Sputnik* relayé par des médias traditionnels a exactement la même fin : atteindre une sorte de « contrôle réflexif »⁴⁰ par lequel l'adversaire visé prendra la décision attendue par les organes russes. Qu'il s'agisse de moyens physiques, psychologiques, médiatiques, diplomatiques ou autres, il s'agit d'orienter la prise de décision adverse et donc, le conduire dans une situation où il sera piégé. L'ensemble se fait sous direction du Centre Russe de Commandement de la Défense, un organisme établi après la Géorgie en 2008 mais qui fonctionne 24/7 depuis le début 2014⁴¹. Le meilleur exemple tient peut-être à la formidable campagne de désinformation, jouant sur des ressorts historiques – ainsi que sur les erreurs du gouvernement de Kiev – qui est menée en Ukraine pendant l'année 2014-2015⁴².

Le piège se referme

L'efficacité de ce « nouvel art de la guerre » tient d'abord à sa flexibilité et à sa capacité à s'adapter aux situations. Dit autrement, il ne s'agit nullement d'une recette mais d'un ensemble d'ingrédients combinés pour obtenir les meilleurs résultats. La raison pour laquelle il peut littéralement paralyser son adversaire tient à la conjugaison de trois asymétries.

³⁹ LIMONIER K., « Des cyberspaces souverains ? Le cas de la Russie », In TAILLAT S., CATTARUZZA A., DANET D., (ss dir) *La Cyberdéfense. Politique de l'espace numérique*, Paris, Armand Colin, 2018, p. 123-129.

⁴⁰ KASAPOGLU, *art. cit.*, p. 3.

⁴¹ COOPER J., “*The National Defence Management Centre of the Russian Federation. A Research Note*”, travail original non publié, novembre 2014.

⁴² SNEGOVAYA M., “Putin's Information Warfare in Ukraine, Soviet Origins of Russia's Hybrid Warfare”, *Russia report n°1*, Institute for the Study of War, septembre 2015 (accès : <http://www.understandingwar.org/sites/default/files/Russian%20Report%201%20Putin%27s%20Information%20Warfare%20in%20Ukraine-%20Soviet%20Origins%20of%20Russias%20Hybrid%20Warfare.pdf>)

Une première asymétrie des valeurs ; le discours du maître du Kremlin ne correspond pas véritablement à un corpus idéologique identifiable mais emprunte à des penseurs dont la vision du monde, de l'histoire et de l'altérité se caractérise par un rejet des valeurs de l'Occident. Le trio favori de Poutine embrasse les figures de Nikolai Berdiaev, Vladimir Solovyov et Ivan Iline⁴³: le premier – chassé d'URSS et mort en France en 1948 – illustre la tradition du messianisme russe, le second voit en la Russie le lieu de la Troisième Rome et le dernier – paradoxalement interdit en URSS – est l'un des théoriciens de la reconstruction de la grandeur russe en mélangeant la grandeur du pays avec la restauration de la puissance orthodoxe. Ces philosophes portent aussi les concepts aujourd'hui à nouveau à l'œuvre de « monde russe » (*Russkiy mir*), d'« esprit russe » (*ruskiy dukh*) ou d'âme russe (chez Berdiaev ou Dostoïevski)⁴⁴. Mêlés à des relents messianiques, où l'identité prime, ces notions influencent la vision poutinienne du monde, nonobstant la synthèse originale qu'en fait le très sulfureux Alexandre Douguine – à qui l'on doit le terme d'Eurasisme qui s'attache à repenser les équilibres géopolitiques en agrégeant l'Europe, la Russie et l'Asie dont la Russie serait forcément le centre⁴⁵. Cet eurasisme s'accommode assez bien d'une vision expansionniste, et s'accompagne d'un mode de vie et d'adhésion à des valeurs qui sont le reflet en négatif de celles véhiculées par l'Europe et les USA. Fait intéressant, il y a chez Douguine l'idée que les relations internationales sont un jeu à somme nulle : il ne peut y avoir deux vainqueurs, il y a forcément un vainqueur et un vaincu. Et donc, toute la politique russe doit être fondée sur l'objectif du gain, en luttant contre l'hégémonie américaine, en proposant des valeurs et des modèles alternatifs – l'homme providentiel à la stature internationale qu'est Poutine⁴⁶ – et en utilisant de vieilles méthodes pour fragiliser des démocraties occidentales vues comme faibles et fragiles.

Une seconde asymétrie des normes : la Russie ne se veut pas un acteur des relations internationales comme les autres. Il va sans dire que son statut est particulier, puisque en qualité

⁴³ ROBINSON P., "Putin's Philosophy: The Russia Leader's Paradoxical, Strong-State 'Liberal-Conservatism'", *The American Conservative*, 28 mars 2012 (accès : <http://www.theamericanconservative.com/articles/putins-philosophy/>)

⁴⁴ LARUELLE M., *The "Russian World": Russia's Soft Power and Geopolitical Imagination*, Washington D.C., Center on Global Interests, 2015, p. 3.

⁴⁵ STRUYE DE SWIELANDE T. et HONORE A., *Le Projet Poutine, Commentary Paper n°12*, avril 2014 (accès : <https://geopolitique-cecri.org/2014/04/10/commentary-paper-n12-le-projet-poutine/>)

⁴⁶ Voir SCHMITT O., *Pourquoi Poutine est-il notre allié ?*, Paris, Hikari éditions, 2016.

de membre permanent du Conseil de sécurité des Nations Unies, le pays est associé à tous les grands dossiers de politique internationale (et participe à leur règlement). À première vue, la Russie paraît attachée au multilatéralisme car jugeant que les Nations Unies sont l'amphithéâtre dans lequel doivent se discuter la prévention et la gestion des conflits. En vérité, c'est une façon de saper les possibilités d'action unilatérale des États-Unis, toujours considéré comme l'adversaire principal. Depuis la fin de l'Union soviétique, la politique étrangère russe a évolué : entre 1994 et 2004, il n'existe aucun veto russe. On observe un renouveau à partir de 2007, souvent en accord avec la Chine qui conduit, après 2011, à une situation de blocage permanent – qu'on peut voir comme une conséquence de l'intervention alliée en Libye en 2011⁴⁷. La Russie emploie donc les Nations Unies comme un espace où elle peut aussi défendre sa souveraineté contre des empiètements étrangers. D'une façon générale, le principe défendu du multilatéralisme sert à défendre ses intérêts nationaux, en tous temps et tous lieux. Sous Poutine, on a même observé un regain d'intérêt pour les enceintes internationales, comme l'OMC où la Russie est finalement entrée en 2012, comme le G8, dont elle a été membre avant d'en être exclu après la crise ukrainienne. Plus étonnant, en 2005, la Russie est devenue membre observateur de l'Organisation de la Coopération islamique (OCI). Enfin la Russie joue un rôle majeur dans deux organisations régionales importantes pour sa sécurité et ses intérêts : la Communauté des États indépendants (CEI) et l'Organisation de coopération de Shanghai (OCS), où elle traite avec l'Ouzbékistan, le Kazakhstan, le Kirghizstan, le Tadjikistan et la Chine des questions communes de sécurité, notamment la surveillance des frontières et la lutte contre le terrorisme. Dans toutes ces enceintes, la Russie scrute les références au corpus juridique, à l'environnement légal et aux normes internationales mais dans la perspective de potentiellement bloquer ou limiter les évolutions ou avancées contraires à ses principes et priorités. C'est très nettement le cas dans les discussions autour du document de Vienne qui cherche à bâtir des mesures de sécurité en Europe, et qui ont été systématiquement sabordées, sans compter la remise en question du traité sur les forces nucléaires à portée intermédiaire⁴⁸.

⁴⁷ GILES K. et ELLIS E., *The Rise of Russia - The Turning Point for Russian Foreign Policy*, US Department of Homeland Security, Federal Bureau of Investigation, Washington, M&A Press, 2017

⁴⁸ SCHMITT O., "The Vienna Document and the Russian challenge to the European Security Architecture", in HEUSER B., HEIER T. et LASCONJARIAS G., *Military Exercises: Political Messaging and Strategic Impact*, Rome Forum Paper n°26, mars 2018.

Une dernière asymétrie des moyens : la façon dont la Russie décide de l'emploi de ses forces n'est pas fondamentalement différent de ceux de n'importe quelle autre grande puissance. En revanche, le refus d'admettre que ces opérations ont lieu et que des soldats russes sont entrés en action interdit toute réponse internationale coordonnée : en Crimée puis en Ukraine, l'Europe ou l'Otan savent qu'il y a des soldats russes en action mais ils ne peuvent que difficilement prouver les liens de subordination et les ordres qu'ils recevraient de Moscou. Pour Poutine, il s'agit de groupes séparatistes soutenus par des soldats « volontaires » et patriotes ou par des « petits hommes verts polis » qui tout à coup se dressent contre l'armée ukrainienne régulière, tandis qu'une part de la population manifeste pour le secours venu de Moscou ou prend les armes en défense de la « nouvelle Russie⁴⁹ ». Il n'existe donc pas de guerre au sens propre, mais une sorte de conflit larvé, qui oppose des républiques pseudo-indépendantes au gouvernement de Kiev, lequel – dans un premier temps – vend ses opérations comme autant de mesures contre-terroristes⁵⁰. Il faudra attendre un an pour que les allégations russes soient partiellement déconstruites et que la communauté internationale admette qu'il y a bien une guerre aux frontières de l'Europe.

Dans tous les cas, ces trois asymétries voulues et choisies conduisent finalement à l'immobilisme et la paralysie de la communauté internationale. Autrement dit, la façon de mener une guerre sous le seuil parce qu'elle est plastique, évolutive, et changeante gèle les capacités traditionnelles de réaction des États westphaliens. Face à des formes de conflit caractérisées par l'agilité, la flexibilité et l'adaptation pour obtenir des effets décisifs dans les champs physiques et psychologiques, la confusion des acteurs, des niveaux d'opérations et des instruments immobilise et interdit une réaction. Dit autrement, comme dans un piège ou plus précisément dans un collet, les démocraties libérales sont contraintes par des règles qui les encercle et qui favorise par rebond, leurs adversaires. En ce sens, le cas russe en Ukraine mérite d'être étudié, en insistant sur le catalogue des actions afférent à la mise en place de « pièges médiatiques ». Le temps perdu à s'accorder sur ce qui avait lieu en Crimée et dans le Donbass avait finalement moins à voir avec

⁴⁹ HAINES J. R, "How, Why, and When Russia Will Deploy Little Green Men – and Why the US Cannot", *FPRI e-note*, 9 mars 2016 (accès : <https://www.fpri.org/article/2016/03/how-why-and-when-russia-will-deploy-little-green-men-and-why-the-us-cannot/>)

⁵⁰ "Ukraine is Powerful Enough to Carry Out a Counter-Terrorism Operation", *Ukraine Crisis Media Centre*, 16 avril 2014 (accès : <http://uacrisis.org/1924-dmytro-tymchuk>)

la capacité à savoir intuitivement que les Russes étaient présents que par le risque d'envenimer les choses en dénonçant la responsabilité du Kremlin : faute de preuve tangible, comme dans les actions cyber, l'attribution est une dimension essentielle et les décideurs politiques ne souhaitent que rarement s'aventurer dans un domaine où l'incertitude conduirait à l'escalade. Il en va de même de l'anecdote sur les errances quant à l'accord sur la définition même de la guerre hybride après tout, l'Otan a mis littéralement des années à s'entendre sur la définition de l'approche globale qui était le maître-mot de la stratégie poursuivie en Afghanistan par exemple et cela ne l'empêchait pas d'y être et d'y combattre. Ce qui se joue en fait est la capacité des nations à pouvoir lutter contre des menaces qui contournent la puissance et qui peuvent être mises en œuvre par des acteurs tant étatiques que non étatiques.